

<https://www.dechargelarevue.com/Les-Usines-d-Emile-Verhaeren.html>



Relisons nos classiques

Les Usines, d'Emile Verhaeren

- Le Magnum - Repérage -

Publication date: mercredi 15 décembre 2021

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Le rapprochement n'était que trop tentant, et Patrice Maltaverne, dans son compte rendu critique mis en ligne sur son site poesiechroniquetamalle et reproduit en *Repérage* ici même le [11 décembre](#), à propos du *polder n° 191* : *Les Usines* de **Georges Oucif**, d'évoquer « la démarche d'**Émile Verhaeren** » décrivant jadis, dans les dernières années du XIXI siècle, les usines. Le connaît-on si bien que ça, ce poème ? Il m'a semblé justifié d'en reproduire au moins un extrait, pour mener à bien la comparaison.

Discutons : ainsi, selon notre ami, du fait que les usines aujourd'hui ferment, elles cesseraient d'être des objets poétiques, et les poèmes de Georges Oucif en deviendraient *inactuels*. Ne pourrait-on soutenir le contraire ? Les choses, par exemple, dont **Francis Ponge** prend le parti-pris, ne prennent-elles pas tout leur prix à l'heure de la production de masse des objets industriels, tous semblables, indifférenciés ? Et *les lieux naturels, décrits dans les poèmes de 2021*, pour reprendre la conclusion de Maltaverne, ne sont-ils pas chantés alors que justement ils ne sont plus que des lieux artificiellement préservés ? De même, les usines. Ce qui d'ailleurs souligne l'audace du poème d'Emile Verhaeren, qui ne cache en rien *l'esclavage salarié*.

Émile Verhaeren : *Les Usines*

(extraits)

Ici, sous de grands toits où scintille le verre,
La vapeur se condense en force prisonnière :
Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
De grands marteaux monumentaux
Broient des blocs d'or sur des enclumes,
Et, dans un coin, s'illuminent les fontes
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.
Là-bas, les doigts méticuleux des métiers prestes,
A bruits menus, à petits gestes,
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent
Légers et fins comme des fibres.
Des bandes de cuir transversales
Courrent de l'un à l'autre bout des salles

Et les volants larges et violents
Tournent, pareils aux ailes dans le vent
Des moulins fous, sous les rafales.
Un jour de cour avare et ras
Frôle, par à travers les carreaux gras
Et humides d'un soupirail,
Chaque travail.
Automatiques et minutieux,
Des ouvriers silencieux
Règlent le mouvement
D'universel tictacquement
Qui fermente de fièvre et de folie
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
La parole humaine abolie.

Plus loin, un vacarme tonnant de chocs
Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber
Et se taire, dans une mare de silence,
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent soudain vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages,
En buissons d'or, vers les nuages.
Et tout autour, ainsi qu'une ceinture,
Là-bas, de nocturnes architectures,
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares
Et les gares folles de tintamarres ;
Et plus lointains encor des toits d'autres usines
Et des cuves et des forges et des cuisines
Formidables de naphte et de résines
Dont les meutes de feu et de leurs grandies
Mordent parfois le ciel, à coups d'aboies et d'incendies.
Au long du vieux canal à l'infini
Par à travers l'immensité de la misère
Des chemins noirs et des routes de pierre,
Les nuits, les jours, toujours,
Ronflent les continus battements sourds,
Dans les faubourgs,
Des fabriques et des usines symétriques.
L'aube s'essuie
À leurs carrés de suie
Midi et son soleil hagard
Comme un aveugle, errent par leurs brouillards ;
Seul, quand au bout de la semaine, au soir,
La nuit se laisse en ses ténèbres choir,
L'âpre effort s'interrompt, mais demeure en arrêt,
Comme un marteau sur une enclume,
Et l'ombre, au loin, parmi les carrefours, paraît
De la brume d'or qui s'allume.

Émile Verhaeren, *Les villes tentaculaires*

PS:

Repères :

Consulter : **Patrice Maltaverne**, sur son site [poesiechroniquetamalle](http://poesiechroniquetamalle.com), à la date du 28 novembre 2021.

Comme pour tout polder, on se procure Les *Usines* de **Georges Oucif** (polder n° [191](#)) contre 6 Euros à l'adresse de la revue *Décharge* : 11 rue Général Sarrail - 89000 Auxerre (chèque à l'ordre des Palefreniers du rêve) ou à *la Boutique* ouverte sur notre site : [ici](#).

On s'abonne à la collection [Polder](#) contre 20 Euros pour 4 livres dans l'année (45Euros avec l'abonnement à la revue *Décharge*) au siège de la

revue, à l'adresse ci-dessus ou par paypal : [ici](#).